



**André Schmitz**

**Prix Maurice Carême de Poésie  
2013**

*À ceux à qui il ne manque rien  
Il manque l'essentiel :  
Le manque lui-même précisément*

*N'ayant plus rien à désirer et tout venant à leur manquer  
Ceux-là déjà ressemblent à leur mort*

# Histoire du Prix Maurice Carême de Poésie

Durant toute sa vie, Maurice Carême n'eut de cesse d'aider et de conseiller les jeunes poètes qui venaient le voir. Grand lecteur, curieux de tout ce qui se faisait en poésie, toujours heureux de découvrir de nouveaux talents, il soutint avec passion les œuvres qu'il aimait. Le Prix Maurice Carême, organisé par la Fondation Maurice Carême et la Province du Brabant wallon, s'inscrit dans cet esprit. Il a été créé en 1989, à l'occasion du dixième anniversaire de la mort du poète, pour mettre en valeur la création poétique en Belgique francophone. D'une valeur de mille deux cent cinquante euros, le Prix Maurice Carême de Poésie est décerné tous les deux ans.

## Lauréats :

Werner Lambersy (1989)  
Anne-Marie Derèse (1990)  
Karel Logist (1991)  
Guy Goffette 1992  
William Cliff (1993)  
David Scheinert (1995)  
Lucien Noullez (1997)  
Éric Brogniet (1999)  
Francis Dannemark (2001)  
Yves Namur (2003)  
Roger Foulon (2005)  
Daniel De Bruycker 2007  
Jean-Claude Pirotte (2009)  
Philippe Lekeuche (2011)  
André Schmitz (2013)

# Prix Maurice Carême de Poésie

## 2013

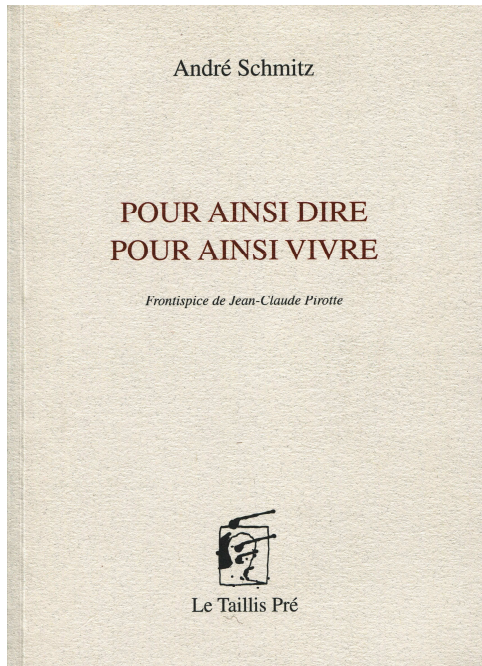
Lauréat :

**André Schmitz**

pour son recueil :

***Pour ainsi dire Pour ainsi vivre***

(Châtelineau, Le Taillis Pré, 2012)



Ardennais de naissance, André Schmitz vit en Lorraine belge depuis les années 1960. Il a publié à ce jour une quinzaine de recueils dont *Pour l'amour du feu* (1961) ; *À voix double et jointe* (1965) ; *Soleils rauques* (1973) ; *Oiseaux, éclairs et autres instants* (1977) ; *Une poignée de jours* (1983) ; *Le ramasseur de feu* (1984) ; *La douceur des couteaux* (1985) ; *Délits de légèreté* (1990) ; *les Prodiges ordinaires* (1990) pour lequel il a obtenu le prix Tristan Tzara et le prix quinquennal Albert Mockel ; *Les cerfs-volants* (1993) ; *Raclements d'ailes* (1994) ; *Incises Incisions* (2000), Prix Mallarmé ; *Lettres à l'illettré* (2000) ; *Étranglements* (2001) ; *Dans la prose des jours, choix de poèmes 1961-2001* (2002) ; *Pour ainsi dire* (2008) ; *Pour ainsi dire Pour ainsi vivre* (2012), Prix Maurice Carême.

# Pour ainsi dire – Pour ainsi vivre d'André Schmitz



Tout est en puissance dans le titre du recueil *Pour ainsi dire Pour ainsi vivre* : le drame du poète à pouvoir *dire* le quotidien, ses failles, ses doutes afin de permettre, à l'homme qu'il est, d'*ainsi vivre*. Page après page, l'écriture poétique explore le sens de la vie, le mystère de l'existence, projette ses questions, ses ombres profondément cruelles d'où montent parfois, fugaces, quelques clartés.

*Et c'est comme si tout devenait conciliable  
ou comme si tout allait de soi*

La mort tisse ses nœuds et noue la parole. Le poète est pris entre deux maladies, la mort et la poésie, rêvant d'une issue improbable.

*La mort est une maladie, la poésie en est une autre.  
Il n'est pas sûr, il est même improbable  
qu'une guérison, fût-elle miraculeuse,  
puisse avoir lieu, éros et thanatos inséparables, étant incurables.  
Même en passant par des soins intensifs, des réanimations cliniques,  
des interventions spirituelles. Même en atteignant des villes magiques,  
où guérir de la poésie par la poésie, de la mort par la mort.*

La mort ne laisse que la sensation de la vacuité ; celle d'un temps *d'avant* qui est déjà le temps *d'après*. Un temps impossible à occuper, réduit à l'attente de rien :

*Ce que j'ai fait pendant ta mort ?  
Pas grand-chose en vérité !*

*Enlevé des baleines collées  
sur les miroirs de notre chambre  
Mis un peu d'ordre dans le désordre  
de tes murmures et de tes écritures  
(en haussant amoureusement les épaules).  
Lu et relu des pages de livres  
dont tu avais trop aimé les audaces.  
Oté les poussières qui menaçaient  
de tout avaler dans la maison  
(y compris ta mémoire !).*

*Et quelques autres choses banales  
que je n'ose pas encore dire.*

Dans l'œuvre d'André Schmitz, le temps personnel et le temps historique nouent leur tresse dans un même mouvement de désespérance. Pour le poète, qui était adolescent durant le second conflit mondial, le souvenir de la guerre et des camps de concentration, marque la fin des illusions et de la quiétude des croyances.

*L'espérance a des pâleurs  
de jeune fille malade  
Elle va prendre des repos à Auschwitz  
et là scandaleusement  
s'adonne à des lectures de contes  
à une écriture de fables  
Parfois elle écoute  
des papillons hurler à mort*

*Elle a une sœur jumelle  
la désespérance*

Comment se guérir de la mort et se guérir aussi du mal des mots, qui suppurent de sa blessure, la poésie ? André Schmitz ne croit pas au pouvoir miraculeux du dire poétique. Il se montre méfiant tant devant les élans du romantisme que devant l'embrigadement des mots qui prétendent changer la vie. Le poème est, au contraire, une déprise, une expérience du manque, de l'entre-deux.

*Il s'abstient de se ruer vers des poèmes  
pas encore nés et de les harceler  
Il les laisse avoir le désir de lui  
– pour exister et ne pas exister*

*Il laisse s'échapper le premier vers donné  
Et les autres qui suivent  
ils les laissent faire ce qu'ils veulent  
Il a d'autres bétails à fouetter  
d'autres troupeaux de mots à caresser*

*Il est enfin poète en ne l'étant plus*

L'écriture porte toujours un deuil. Elle sait qu'elle sera finalement muette devant « l'inachevable chant du monde », vouée à tenter de saisir l'insaisissable, les silences par lesquels la mort pénètre dans la vie. La poésie ultime est une anthologie de mots perdus, de phrases laissées en suspens, infinies au bord de la fin. Mais le poème est aussi un « vivier pour jeunes syllabes », un espace de tumultes nouveaux. La poésie a la capacité de *disjoindre*, disjoindre les mots qu'ordonne la grammaire, disjoindre le carcan du réel. Elle pose « entre deux mots ou deux syllabes, / la naissance insolente d'une herbe / dont la faiblesse a la force d'écarter / tout ce qui fait obstacle. »

Les « pages arrachées » sont des arrachements « au plus près du corps » et les livres, « des oiseaux mutilés ». Cet arrachement douloureux porte cependant le rêve de « s'enraciner autre part et autrement », plus léger ou seulement moins lourd d'illusions. L'espoir du poème réside en effet dans un déplacement, dans le voile d'ironie qui dévoile le réel. À défaut de désamorcer le drame, l'ironie le met en effet à distance et fait apparaître son absurdité dérisoire.

*La mort ?  
Exit numéro zéro*

*Ou  
Sortie de secours*

*Ou encore  
Voie sans issue*

*Vous avez le choix  
Mais faites vite :  
la mort n'attend pas*

Entre l'absence et la présence, l'écriture trace une boucle sans fin. Le poète peut jouer avec la mort, feindre l'absence dans la présence de ses mots. Le regard narquois qu'il pose sur les choses est la seule réponse possible devant l'étrange aventure d'avoir vécu.

*Invitation lui fut faite de naître,  
de tenter l'aventure d'être au monde  
(et si pas au monde, d'être là tout de même).  
[...]  
Finalement, ce fut l'aventure d'avoir vécu.*